

URS STAHEL, DIRECTOR FOTOMUSEUM, WINTERTHUR, CH
CATALOGUE FIAC 2000, GALERIE CARZANIGA AND UEKER

La ville, un corps sensible

Ce sont d'abord des images de structures, des images matérielles, des images en couleur. Catherine Gfeller essaie de dépister à New York la syntaxe de la ville, son revêtement, de répondre à la question comment elle se travestit, comment elle se livre, comment elle vient vers vous. C'est une vision en stéréo qui la guide. Un regard structural d'une part qui saisit la tectonique de la ville, un regard explorateur d'autre part qui parcourt les façades de la ville, palpe les matériaux, en effleure la patine. Et ceci plusieurs fois de suite ou simultanément. Plusieurs fragments finissent par ressembler à un patchwork, rassemblés en séquences, plusieurs perspectives, une fois réunies, donnent un regard complexe, construits parfois de façon architectonique, parfois montés comme un film, parfois rythmés comme une musique. Dans les images, la peau de la ville et la structure de la ville se donnent la main.

Les images de Paris s'éloignent cette statique poétique et analytique. Elles sont mouvementées, dynamisées, elles battent au rythme de la ville. Nous nous y plongeons, nous sommes au cœur de la ville, la vie comme un fleuve nous frôle en s'écoulant devant nous. Scène après scène, devant des décors changeants, parfois de façon discrète, parfois de manière théâtrale. Il est évident qu'à cet endroit, Catherine Gfeller abandonne le point de vue du repos statique, elle se met elle-même en mouvement, elle photographie à partir du mouvement, elle intègre les reflets. Mouvements, reflets et doubles expositions se superposent pour former des figures qu'on dirait en transes. Comme sur le grand huit, comme à partir d'un hélicoptère, les pulsations de la ville et les mouvements de la photographe se multiplient pour former des images de kaléidoscope. On a l'impression <d'entendre> la ville dans les images.

Catherine Gfeller semble être une <flâneuse> contemporaine. Elle se rend en ville, elle en caresse la peau, elle écoute ses sonorités, observe comment on y marche, comment on y roule, hume les différentes atmosphères. Elle ne s'arrête pas au côté «inhospitalier de la ville» toujours possible (Alexander Mitscherlich), elle n'en cherche pas la problématique, bien plus, elle aime la ville avec les êtres humains, les odeurs, le bruit, bien plus, elle la touche, la sent, parle avec elle, la parcourt sur son scooter. Elle parle dans ses notes des «fragments intimes de la ville». Ces photographies sont une vraie déclaration d'amour à ville, elles sont une affirmation de la vie, qui, malgré tout, malgré tous les aspects inhospitaliers, ne veut pas se laisser voler le plaisir qu'elle éprouve pour la vie citadine, la poésie de la vie dans une grande ville. Catherine Gfeller s'ouvre à la ville, elle se livre à la ville, elle la caresse, transforme la dureté en douceur, le chaos en musique. Elle prolonge Baudelaire dans le 21^e siècle. Tout comme Nobuyoshi Araki, elle ne comprend pas la ville comme une cité pragmatique, elle la vit et la montre tout au contraire comme si elle était un corps vivant, palpitant, un corps érotique.

Urs Stahel, Septembre 2000